

Préface

L'Église n'existe pour rien d'autre que pour attirer les hommes au Christ, les transformer en petits Christs. Si ce n'est pas le cas, les cathédrales, le clergé, les missions, les sermons, même la Bible seraient une simple perte de temps.

C. S. Lewis, *Les fondements du christianisme*¹

Il existe, au sein de l'université d'Oxford, un cursus de quatre ans qu'on appelle *Greats* (« Grands »). Ce cursus porte sur les classiques grecs et latins, qui sont à la base des humanités : les langues, la littérature, l'histoire et la philosophie. C. S. Lewis a étudié ces *Greats* lorsqu'il était à Oxford et il a passé de nombreuses années à lire ces sources originelles. Le parcours *Greats* existe toujours, bien qu'en 2004, l'université ait révisé ses programmes de façon à y inclure les textes modernes qui ne faisaient pas partie de l'ancien canon. Qu'apprend-on quand on étudie les *Greats*? La réponse classique est celle-ci : l'étude des humanités nous apprend à être pleinement humain. Le site web du département des études classiques d'Oxford anticipe par ailleurs les objections des sceptiques – connaître le monde classique ne débouche sur aucune véritable carrière – et y répond en disant : « Dans un monde où les transformations sociales et technologiques sont aussi rapides, notre enseignement permet de développer des aptitudes à répondre à tous ces nouveaux défis avec souplesse, ce que

1. C.S. Lewis, *Les fondements du christianisme*, trad. Aimé Viala, Valence, Ligue pour la lecture de la Bible, 2013, p. 200-201.

les employeurs apprécient par-dessus tout². » Le cursus *Greats* semble donc être une excellente façon de se préparer à l'improvisation, point sur lequel nous reviendrons en temps voulu³.

L'Église possède aussi ses *Greats*. Son programme porte non seulement sur la connaissance et la compréhension de notre humanité, mais aussi sur la divinité; un programme d'études dont l'objet est, ainsi que le résume Jean Calvin, « qu'en connaissant Dieu, chacun de nous aussi se connaisse⁴ ». Dans le contexte de l'Église, le cursus *Greats* concernent non seulement la formation intellectuelle mais aussi celle du cœur. Saint Augustin en était parfaitement conscient. Pour résoudre les questions fondamentales qui se posaient à lui au lendemain de sa conversion – quelles devraient être les aspirations intellectuelles et spirituelles d'un disciple? Qu'est-ce qui caractérise le véritable disciple? – il utilise le soliloque, un procédé théâtral qui permet à un personnage de faire connaître sa pensée au public en se parlant à lui-même à haute voix. Il découvre, au fil de l'exercice, que son plus grand désir est de connaître et d'aimer « Dieu et l'Âme », et « absolument rien de plus »⁵.

Augustin et Anselme définissent le défi de la formation de disciples, ainsi que la vocation de la théologie, dans une formule qui a traversé les siècles : « la foi en quête d'intelligence », ou « la foi qui cherche à comprendre ».

Considérons ces trois *Greats*, chacun étant un des éléments du cursus du disciple : le *grand* commandement (« Tu aimeras le Seigneur, ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ta pensée et de toute ton énergie... et... tu aimeras ton prochain comme toi-même », Mc 12.30-31), le *grand* envoi en mission (« Allez, faites des gens de toutes les nations des disciples », Mt 28.19, NBS), et ce qu'on pourrait appeler le *grand* concept

2. Citation empruntée à [http : //www.classics.ox.ac.uk/admissions/undergraduate/careers.html](http://www.classics.ox.ac.uk/admissions/undergraduate/careers.html).

3. Voir chapitre 7.

4. Jean Calvin, *Institution de la religion chrétienne*, I, 1, 1.

5. Saint Augustin, *Les Soliloques*, I, 7, 5, trad. S. Dupuy-Trudelle, dans *Euvres*, I, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1998, p. 194.

(« Que tu es grand, Éternel Dieu ! Il n'y a personne comme toi », 2 S 7.22). Ce grand concept renvoie au fameux argument ontologique d'Anselme, qui défend l'existence de Dieu en se basant sur le concept d'Être parfait : un être « tel que rien ne peut se penser de plus grand » doit nécessairement exister⁶. Ma variante personnelle du modèle d'Anselme consiste à associer la grandeur de Dieu à l'Évangile. L'Évangile (et c'est un des thèmes sur lesquels nous reviendrons souvent) n'est pas seulement une bonne nouvelle, mais c'est aussi une grande nouvelle : il témoigne du grand acte rédempteur de Dieu en Jésus-Christ, un acte « tel que rien ne peut se penser de plus grand ».

Le mot-clé est *acte*, car l'être même de Dieu « tel que rien ne peut se penser de plus grand » est amour, et l'amour est actif : une communication incessante de soi, un partage de tout ce que l'on est et de tout ce que l'on a⁷. La parole de Dieu, elle aussi, est « vivante et efficace [agissante] » (Hé 4.12). Le grand commandement découle, par conséquent, de la nature de Dieu – ce que j'appelle le grand concept. Remarquez que c'est seulement après avoir parlé de la nature de Dieu (« Le Seigneur est notre Dieu, il est le seul Dieu », Mc 12.29) que Jésus énonce celui-ci. L'impératif (aimer Dieu plus que tout) vient après l'indicatif (Dieu est au-dessus de toute chose, et il est, par conséquent, celui que l'on doit le plus aimer).

Dans l'Évangile de Marc, le scribe qui interroge Jésus au sujet du plus grand commandement semble comprendre et faire sienne la réponse de Jésus : il reconnaît que Dieu est unique et qu'« il n'y en a pas d'autre que lui » (12.32) et que le commandement d'aimer Dieu et son prochain est plus important que tous les holocaustes et tous les sacrifices, les signes extérieurs de la religion (12.33). Jésus le félicite de cette réponse, jusqu'à un certain point : « Tu n'es pas loin du royaume de Dieu » (12.34). « Pas

6. L'argument ontologique d'Anselme se trouve dans le *Proslogion* 2 (env. 1077-1078).

7. Cf. mon livre *Remythologizing Theology. Divine Action, Passion, and Authority*, Cambridge, Cambridge University Press, 2010, en particulier les chap. 4 et 9.

loin » ne signifie pas, cependant, suffisamment proche. Connaître le grand commandement est une chose ; l'accomplir en est une autre, comme on le voit dans la version de Luc, où Jésus répond à celui qui l'interroge : « Tu as bien répondu... fais cela et tu auras la vie » (10.28). La connaissance de Dieu reste incomplète sans la pratique de la piété.

Lorsqu'on forme des disciples, ou que l'on éduque des enfants, on fait tout pour ne pas avoir à dire : « Faites ce que je dis, mais pas ce que je fais. » Comme nous allons le voir, c'est très souvent grâce à notre exemple que nos enfants, ou les disciples, vont savoir ce qui est juste. Nous savons comment on fait les bébés, et (plus ou moins) comment élever nos enfants ; mais comment faire des disciples, des enfants mûrs qui obéissent à Dieu ? Le grand envoi en mission de Jésus demeure toujours aussi impératif, même si beaucoup d'Églises en utilisent une version terriblement abrégée, baptisant les chrétiens au nom du Dieu trine mais *négligeant* de leur apprendre à obéir à tous les commandements de Jésus⁸. Certaines versions du grand envoi en mission ont malheureusement une « faille » qui nous permet de nous soustraire à nos responsabilités envers la parole, en nous appuyant sur des considérations techniques. Nombre d'entre nous, à l'instar du scribe, *observons* et même admirons Jésus et ses commandements, mais à distance, en toute sécurité, un peu comme on observerait un phénomène étrange : un comportement singulier, un particularisme culturel ou encore un numéro de cirque. Ce n'est pas ce que Jésus avait en tête lorsqu'il employait le verbe « observer ». Nous *observons* ses commandements en nous y conformant, et non en prenant des notes.

Faire des disciples, c'est enseigner à chacun comment il peut « garder » la foi. C'est l'application des paroles de Jésus – bien plus qu'une simple connaissance du contenu de la foi – qui nous permet de garder la foi. Quand l'apôtre Paul dit, vers la fin de sa

8. Dallas Willard nomme « grande omission » l'incapacité de l'Église à faire des disciples et à les enseigner, dans son livre *The Great Omission. Rediscovering Jesus's Essential Teachings on Discipleship*, San Francisco, HarperCollins, 2006.

vie, qu'il n'a pas seulement « combattu le bon combat », mais qu'il a « gardé la foi » (2 Tm 4.7), il veut dire par là qu'il a préservé les saines paroles de l'Évangile de la « gangrène » des « discours creux » (2 Tm 2.16-17). C'est aussi la responsabilité de l'Église, c'est-à-dire de tous ceux qui sont chargés de lire, d'écouter et de garder les paroles écrites de la révélation de Jésus-Christ (Ap 1.1-3). Ceux qui gardent les paroles de Jésus-Christ – et celles qui ont été écrites à son sujet – seront bénis, et ils seront une bénédiction pour les autres.

Les Églises n'ont probablement plus, de nos jours, une haute considération de la doctrine. Néanmoins, l'Église, tout comme la télévision, reste un lieu d'éducation. La seule question qui vaille est alors : quel genre d'enseignement dispense-t-elle ? Et, plus spécifiquement, quelles normes, quelles valeurs et quelles croyances véhicule-t-elle par son programme d'enseignement « caché », sa manière quotidienne de vivre les choses ? Dans quel système de croyances et de pratiques les chrétiens sont-ils socialisés ? Quelles paroles l'Église écoute-t-elle, et que suit-elle, en réalité ? Le programme chrétien des *Greats* est l'enseignement des paroles de la vie éternelle, celles qui donnent la vie et qui nous poussent à aimer. Elles contribuent, si on les applique, à l'établissement du royaume de Dieu.

Le thème central de ce livre est la doctrine, et l'importance qu'elle a dans la vie des disciples. Selon William Ames, un puritain anglais du XVII^e siècle, « la théologie est la doctrine, ou l'enseignement [*doctrina*], qui nous apprend à vivre pour Dieu⁹ ». Nous vivons pour lui quand nous vivons en accord avec sa parole et sa volonté, et c'est seulement quand nous vivons pour Dieu que nous vivons bien. La théologie est l'art et la science du bien-vivre pour Dieu. Ou, pour le dire autrement : *la théologie est une tentative, aussi sérieuse que joyeuse, de vivre en bénédiction pour les autres, devant Dieu, en Christ et par l'Esprit*. Les doctrines ne sont pas simplement des vérités que nous devrions empiler et stocker soigneusement ; ce sont des instructions et des directives

9. William Ames, *The Marrow of Theology* 1.1 (latin 1656), réimpr. Grand Rapids, Baker, 1968.

que nous sommes appelés à suivre, à pratiquer et à adopter. Le discipulat chrétien consiste à apprendre à *pratiquer* la vérité, à apprendre le mode de vie qui est en Jésus-Christ.

Ce livre propose d'apprendre à « faire Église » en conformité avec le programme des *Greats* et les doctrines qu'il contient. Il s'agit de connaître Dieu en participant à ce qu'il a déjà fait, à ce qu'il fait actuellement, et à ce qu'il fera en Christ par l'Esprit. C'est éduquer notre soif spirituelle de Dieu, en éveillant notre intelligence et notre cœur à tout ce que le Christ offre au monde. Ce programme de formation de disciples est une école du cœur et de l'intelligence. Sans la doctrine, le désir de Dieu est aveugle ; sans ce même désir, la doctrine reste stérile. Le plus grand commandement nous appelle à aimer Dieu passionnément, de tout notre cœur, de toute notre pensée et de toute notre force (Mc 12.30). Cependant, nous ne pouvons véritablement aimer Dieu sans le connaître et nous ne pouvons véritablement connaître Dieu sans comprendre ce qu'il a fait en Jésus-Christ. Le discipulat dépend de la christologie, et la christologie implique une capacité à manifester et à dire qui est Jésus-Christ pour nous aujourd'hui.

Ce livre propose une vision globale de ce qu'est l'Église, et de sa vocation. Il défend l'idée selon laquelle la doctrine chrétienne est un allié indispensable pour qui veut « faire Église ». J'y présente la mission de l'Église dans le langage du théâtre, pour mettre en lumière à la fois le lieu où l'Église interprète sa foi et la doctrine qui oriente cette représentation (*performance*). À me lire, certains pourraient se demander s'il est vraiment judicieux de défendre un modèle orienté vers le spectacle. Certains responsables d'Église pourraient être tentés d'améliorer les « performances » de leurs communautés en cherchant dans la culture ambiante des modèles d'entreprises prospères. Le succès se mesure alors en termes de croissance visible : nombre de convertis, argent récolté, activités proposées. Et, du côté des fidèles, il est tentant de s'installer confortablement et de laisser les responsables faire ce qui doit être fait.

Pour définir ce que peut être le « succès », du point de vue de la représentation (théâtrale) de l'Église et de la vie de disciple, je

propose une autre liste de critères. À cet égard, le modèle théâtral, développé dans les pages qui suivent, fait clairement apparaître les risques associés à cette mentalité du spectacle : nous essaierons de les éviter. Nous ne voulons pas, en particulier, faire l'erreur de croire que les pasteurs sont les seuls à « faire Église » ou que notre croissance de disciples dépend de ce nous faisons (c'est-à-dire d'œuvres méritoires). Faire Église consiste donc, avant tout, à participer à ce que le Dieu trine a déjà accompli auparavant. L'Église est, en définitive, une œuvre trinitaire : elle est ce théâtre de l'Évangile au sein duquel nous commençons à découvrir comment Dieu « réconcilie le monde avec lui-même » (2 Co 5.19, NBS) en Christ. La théologie vise à *énoncer* et à *vivre pleinement* cette connaissance du Dieu de la réconciliation.

La doctrine est un allié indispensable pour mener à bien le projet de l'Église : vivre en communion et agir pour la justice et le *shalom* dans le monde. Selon le modèle théâtral proposé ici, la doctrine est un élément essentiel au développement aussi bien de notre humanité que de notre piété (1 Tm 4.7-8). La théologie n'est pas uniquement une question théorique de connaissance et de spéculation intellectuelle ; elle est aussi pratique, en ce qu'elle cherche à former et à créer en nous de nouvelles « dispositions de cœur » qui nous pousseront à agir (c'est-à-dire à pratiquer des œuvres d'amour).

Certains lecteurs s'interrogent peut-être sur le lien qui existe entre le présent ouvrage et mon livre précédent, *The Drama of Doctrine*. Ce travail était une contribution aux débats académiques autour de la nature de la théologie et de la doctrine. Le public visé était majoritairement constitué de théologiens et d'étudiants en théologie. Le caractère pratique de ma proposition (une approche « instructive » de la doctrine, pour les chrétiens ordinaires et leurs Églises, n'apparaissait que dans la quatrième partie de l'ouvrage : « La performance »). À cause de sa longueur, de la densité du propos (et en particulier à cause de la couleur orange vif de sa couverture...), j'avais surnommé ce livre « la citrouille ». Le présent ouvrage s'adresse, en revanche, aux chrétiens « ordinaires » comme aux étudiants en théologie et aux pasteurs. Il s'agit davan-

tage d'un légume racine, destiné à ceux qui sont le sel de la terre ; non pas une citrouille mais une carotte ! Il constitue une réponse, tardive, à de nombreuses requêtes reçues ces dernières années, me demandant de rendre mes travaux précédents plus digestes, plus courts et plus concrets. Il ne s'agit pas, pour autant, d'une simple version abrégée. C'est une nouvelle mouture, ayant sa propre autonomie, et qui offre une véritable réflexion concernant le rôle de la théologie au regard de la tâche de l'Église, qui est de faire des disciples.

Voilà déjà douze ans que j'ai commencé à penser la théologie à la lumière de l'image du théâtre et ma pensée à ce propos a beaucoup évolué depuis¹⁰. Entre-temps, je suis parti « en tournée ». Je suis reconnaissant pour toutes les occasions qui m'ont été offertes de donner des conférences et de dialoguer avec des étudiants : au Wycliffe College (à Toronto), au Wheaton College, à la Trinity Evangelical Divinity School, au Covenant College, au Covenant Theological Seminary, au Southeastern Baptist Seminary et au Center for Christian Study de Charlottesville en Virginie. J'ai également eu le privilège de conduire des ateliers pour le corps enseignant à Westmont College, à la Biola University, au Wheaton College, et dans les différentes universités associées à l'Institut Erasmus d'Amherst, dans le Massachusetts. Toute ma gratitude va aussi vers ceux qui ont soumis leurs contributions, en lien avec mon ouvrage (*Drama of Doctrine*), au groupe « théologie évangélique » lors la rencontre annuelle de l'American Academy of Religion de 2006.

Pendant toutes ces années, j'ai pu vérifier la pertinence du modèle du théâtre en matière d'interdisciplinarité. En 2007, je me suis retrouvé à parler de « théologie et improvisation » à la rencontre annuelle des musiciens d'improvisation de la Northwestern University. Plus étonnante encore fut l'invitation d'Eric Johnson à prononcer un discours d'ouverture à la rencontre annuelle de la

10. Ma première tentative fut « The Voice and the Actor : A Dramatic Proposal about the Ministry and Ministresly of Theology », in John G. Stackhouse, sous dir., *Evangelical Futures. A Conversation on Theological Method*, Grand Rapids, Baker Books, 2000, p. 61-106.

Society for Christian Psychology, en 2008 : « Former les interprètes : comment les chrétiens peuvent utiliser la perspective canonique pour nous ramener à la raison ». Le texte de mon allocution fut publié dans la revue *Edification. The Transdisciplinary Journal of Christian Psychology*, aux côtés des interventions de huit psychologues chrétiens¹¹.

Les années passées ont également vu la publication d'un certain nombre de comptes rendus de *The Drama of Doctrine*, certains d'entre eux assez critiques. Ce n'est ni le moment ni le lieu de me plaindre de propos injustifiés ou de trancher certains différends. Je ne mentionnerai que très rarement nommément ceux qui m'ont adressé de telles critiques dans le présent ouvrage, mais cela ne signifie pas pour autant que j'ignore leurs objections. Bien qu'ils ne soient présents qu'en coulisse, ou en dehors de la scène, leurs interventions m'ont enrichi et encouragé à approfondir ma réflexion. Je suis, de ce fait, reconnaissant envers mes détracteurs, ainsi qu'envers mes alliés, comme Wesley Vander Lugt dont la thèse doctorale en lien avec *The Drama of Doctrine* ajoute même à mon propre travail, comme le fait aussi le présent ouvrage¹².

Le Théâtre de la théologie rend clairement compte des fondements bibliques sur lesquels je me suis appuyé pour orienter la théologie vers les sciences de la scène, délaissant (au moins pour un temps) la philosophie. Je m'étendrai davantage sur les raisons de ce choix un peu plus loin. Il suffit, pour le moment, de savoir que le présent ouvrage s'inspire, d'un point de vue canonique, du livre des Actes. L'action en est la devise, tant celle de Dieu que celle des apôtres, ou que la nôtre aujourd'hui. Je suis convaincu que la théologie sert plus efficacement l'Église lorsqu'elle cherche à comprendre ce que Dieu a dit et accompli en Jésus-Christ, pour pouvoir en témoigner ensuite. Cet ouvrage s'inspire donc directement de l'Évangile, la bonne nouvelle de l'établissement du royaume du Père par la croix, la résurrection et l'ascension du Christ, dans la puissance de l'Esprit.

11. Voir *Edification. The Transdisciplinary Journal of Christian Psychology* 4, 2010, p. 5-46.

12. Voir la version publiée, Wesley Vander Lugt, *Living Theodrama. Reimagining Theological Ethics*, Farnham, Ashgate, 2014.

Pour conclure, *Le Théâtre de la théologie* ne perd jamais de vue le rôle que joue la doctrine dans l'édification de l'Église, ni celui que joue l'Église en traduisant en actes le règne de Dieu sur la terre, comme au ciel. Ma thèse est que le monde change d'autant plus que l'Église reste fidèle à elle-même, c'est-à-dire à l'Évangile de Jésus-Christ. J'accorde, par conséquent, une plus grande place à l'Église locale, à sa nature et à sa raison d'être dans cet ouvrage. L'Église locale, c'est justement cela : le lieu, ou l'espace, où le royaume de Dieu fait irruption, et commence à changer le monde, par la vie de disciples qui ont appris à « incarner » la parole de Dieu avec une fraîcheur et une grâce irrésistibles.

Je suis reconnaissant pour le soutien et les conseils reçus lors de la répétition générale des différents chapitres : que James Gordon, Ike Miller, Steve Pardue, Alex Peirce, Derek Rishmawy, Josh Rodriguez, Bob Ratcliff, mon éditeur à WKJ, et, tout particulièrement, mes filles Mary et Emma soient remerciés. Les membres du Deerfield Dinner Discussion group méritent toute ma reconnaissance pour avoir fait du chapitre 4 le sujet d'une fin de repas mémorable. Je veux remercier tout particulièrement les deux fraternités du Center for Pastor Theologians (anciennement Society for the Advancement of Ecclesial Theology) et leurs responsables, le pasteur Gerald Hiestand et le pasteur Todd Wilson. Ce centre a pour ambition d'encourager les pasteurs à se remettre à la théologie, pour la bonne santé de toute l'Église. J'ai écrit ce livre, en particulier, pour les futurs pasteurs-théologiens – qui sont à la fois docteurs de l'Église et metteurs en scène dans de petites compagnies locales de croyants –, dans l'espoir de répondre à l'anémie théologique de l'Église et à l'anémie ecclésiale du monde universitaire. Que leur nombre augmente !

Je dédie ce livre à mon épouse, Sylvie, pour sa mise en scène de « mystères » quotidiens, qui ancrent notre vie de tous les jours dans le calendrier liturgique. Elle a su créer un espace où prendre soin de notre famille, recevoir nos amis et accueillir l'étranger. Enfin, c'est elle qui a planté le décor de quelque trente années d'une délicieuse et stimulante amitié. La fidélité de tous les jours comme dévotion quotidienne : c'est aussi cela le théâtre de la doctrine, la grandeur dans l'ordinaire.